

# Chapitre 1

## Un été caniculaire

L'été s'était montré particulièrement chaud, contraignant les seniors à réduire considérablement leurs activités. La chaleur, due au changement climatique, devenait une catastrophe naturelle. La pluie manquait, les ruisseaux étaient à sec, les sols se craquelèrent entraînant des fissures dans les murs des habitations. Le pays était en état d'alerte rouge. Allait-on revivre l'été 2003 frappé par des températures anormalement élevées qui avaient causé le décès de 15 000 personnes au mois d'août ? Le système de santé fut mis à mal durant cette période caniculaire malgré les mesures d'urgence, dont le plan Blanc, qui furent adoptées. Parmi les victimes, des femmes et les personnes âgées dont certaines mortes dans l'isolement.

L'été 2019 serait-il un remake de l'été 2003 ? À longueur de temps, les médias, radio, télé, presse, etc.

diffusaient sans restriction, les consignes élémentaires de sécurité suivantes :

« Restez chez vous, fermez les volets, ne laissez pas pénétrer la chaleur, utilisez ventilateur, climatiseur, brumisateur, ne faites aucun effort, portez des vêtements légers et surtout hydratez-vous, buvez, buvez et mouillez votre corps. Rendez vous chez les personnes âgées, isolées pour voir si elles ne manquent de rien. »

Sophie raillait l'annonce de ces recommandations :

– Les gens ne sont-ils pas suffisamment sensés pour faire ça tout seuls ! Est-ce qu'on nous prend pour des demeurés ? Comment faisaient autrefois nos ancêtres avant l'apparition de la télé ?

William répliquait :

– C'est pour les personnes déficientes physiques qui oublient de boire la plupart du temps et qui risquent de se déshydrater, souviens-toi de l'été meurtrier de 2003.

William, lui aussi, victime de la chaleur, n'avait pas fréquenté les fairways depuis début juillet et le golf lui manquait. Ses clubs, du fer 7 au putter, rangés dans le sac, n'en étaient pas sortis depuis plusieurs semaines.

Passionné par ce sport au grand air, au contact de la nature, la tête dans le ciel, il aimait fouler l'herbe verte et douce comme un tapis de velours et humer l'air de la campagne. Habituellement, et malgré la

distance, il se rendait, en toutes saisons, sur le parcours deux fois par semaine pour y retrouver ses copains ou pour jouer seul afin de perfectionner ses coups. Au retour il annonçait fièrement à Sophie :

– J’ai trouvé une nouvelle technique. En modifiant mon mouvement, j’ai gagné une dizaine de mètres, les copains n’en revenaient pas.

Elle l’écoutait attentivement pour jauger le degré de sa bonne humeur pour la suite de la journée, en se disant : « pourvu que ça dure ! »

Parfois, il rentrait, renfrogné. Sans poser de question sur le déroulement du parcours, elle savait qu’il revivait mentalement sa partie à plusieurs reprises pour trouver la faille. Elle respectait son silence et le laissait mijoter dans son coin sans lui adresser la parole au risque de se faire rabrouer. Quel soulagement quand il préparait son sac le lendemain pour aller prendre sa revanche ! Elle priait les Saints Pierre et Paul pour qu’ils l’aident à bien scorer afin qu’il soit de bonne humeur en rentrant à la maison.

Elle restait sur le pas de la porte du garage, attendant un signe amical de sa part, jusqu’à disparition totale de la voiture à l’extrémité de la place.

Par ces températures extrêmes pour la région au climat habituellement tempéré, William avait renoncé aux parties de golf, n’éprouvant aucune satisfaction, même en voiturette, à jouer au soleil sur un gazon sec sur lequel la balle prenait des directions fantaisistes.

Ses copains, habitant à proximité du parcours, se rendaient au trou N° 1 à 7 heures, à la fraîche. Pour les rejoindre au point de départ, William, qui habitait à quarante kilomètres de là, aurait dû se lever avant 6 heures en écourtant la grasse matinée et cela lui coûtait en prenant de l'âge. Jouer en fin d'après-midi ne l'enchantait guère non plus avec la chaleur de la journée accumulée sur le fairway.

Dans ses débuts golifiques, quand ils vivaient à Saint-Priest dans le Rhône, Sophie acceptait de l'accompagner pour faire de l'exercice. Les espaces verts manquaient dans cette banlieue de béton et le golf du Verger n'était qu'à dix kilomètres de leur domicile. Pour justifier sa présence, elle cherchait à se rendre utile en récupérant ses balles perdues dans le rough. C'est dans cette circonstance qu'un jour elle avait trouvé une colonie de morilles dans un fossé. Quelle aubaine !

Elle aimait le voir préparer ses coups, mettre la balle sur le tee, s'ébrouer comme un canard avant de driver, replacer consciencieusement les touffes de gazon emportées par la frappe et sortir du bunker dans un nuage de sable.

Au fil des années, ayant acquis de la précision, il perdait moins de balles, sa présence ne s'avérait plus nécessaire et elle cessa de le suivre mais ce n'était pas la seule raison. Elle venait de découvrir la passion de l'écriture. Pendant qu'il tapait dans la balle de golf, elle tapait sur les touches du clavier de sa machine car

l'ordinateur n'avait pas encore conquis le public. Puis à la retraite dans l'Aveyron, il avait suivi son penchant pour le golf, elle pour l'écriture.

Ils se complétaient, lui amoureux des grands espaces, elle confinée dans son bureau de 9 m<sup>2</sup>. La solitude l'inspirait. Dès qu'il partait, la Muse venait la visiter et des poèmes prenaient forme. À présent, elle tapait sur le clavier de l'ordinateur avec la possibilité de pouvoir retoucher le texte à sa guise sans avoir tout à reprendre sur une nouvelle feuille de papier comme elle le faisait auparavant avec sa machine à écrire. En fin d'après-midi, quand elle entendait le roulement de la voiture dans le garage, les idées s'envolaient brusquement, le charme était rompu et elle descendait à sa rencontre pour tâter l'ambiance.

S'il rapportait des gâteaux de la pâtisserie, c'était bon signe, il avait bien scoré. Alors, il se rendait au lavabo du sous-sol pour laver et essuyer ses clubs, quatorze clubs réglementaires, pas un de plus. Il brossait aussi ses balles et les rangeait soigneusement dans leur boîte ainsi que les tees.

Cependant, ses petits mouvements d'humeur qui contrariaient Sophie, n'étaient qu'une ombre au tableau des joies qu'il lui avait procurées depuis leur rencontre. En effet, grâce à lui, elle avait parcouru l'Europe jusqu'au Cap Nord puis l'Asie Mineure, le Maghreb, le Sahara, l'Afrique occidentale. Ses talents de conducteur n'étaient plus à démontrer. Il ne redoutait pas de s'aventurer dans les plus grandes villes et

d'y être à l'aise : Istanbul, Damas, Beyrouth, Vienne réputée pour sa circulation difficile, Rome, Moscou, Abidjan, Bamako, Accra, Alger, Rabat, Tunis, Londres, etc.

Sans lui, Sophie n'aurait jamais autant voyagé. Une de ses amies avait moins de chance avec un mari qui ne faisait pas plus de 20 km pour se rendre à sa maison de campagne. William satisfaisait tous ses désirs et la conduisait partout sans rechigner. Elle proposait le trajet et il se mettait au volant. Leur situation d'enseignants leur donnait de longues vacances en été. Ils préféraient les voyages en voiture personnelle procurant plus de liberté que les voyages organisés (ils n'en avaient fait qu'un pour visiter l'Égypte). En fin de compte, le bilan de leur vie de couple était positif malgré quelques petits heurts bénins.

Depuis quelque temps, Sophie constatait une baisse de forme perceptible chez son conjoint. Elle l'attribuait à la chaleur qui rendait tout le monde patraque. Les premiers symptômes apparurent en juin, plus exactement le jour de la fête de la brebis, grand événement local pour lequel il s'investissait depuis vingt-trois ans. Ce jour-là, il aidait Sophie qui tenait le Salon du livre réunissant une trentaine d'auteurs venus profiter d'un public abondant pour exposer leurs dernières productions. William les accueillait, leur indiquait une place où garer leur voiture, ensuite il les accompagnait à midi vers le lieu du repas. Durant la journée, il arpentait les rues, appareil photo

au poing, pour ramener des images de la fête à Sophie qui devait rester sous le chapiteau avec les écrivains.

Ce dimanche-là, il marcha beaucoup sous un soleil de plomb, montant et descendant la rue principale pour photographier le cortège des chars et le troupeau de brebis si bien qu'il se rendit compte, au bout d'une semaine, que sa jambe gauche était anormalement enflée.

Après consultation, le médecin traitant lui prescrivit une piqûre quotidienne afin d'éviter une phlébite. Ainsi chaque matin, à partir de mi-juin, il attendait le passage de l'infirmière pour l'injection. Il ne savait pas exactement à quelle heure elle viendrait et cette attente matinale devenait insupportable. D'autre part, la venue de l'infirmière, jamais la même, rompait la monotonie de la matinée, il plaisantait avec chacune d'elles sans se préoccuper de la gravité du mal qu'il pensait passer. Après une série de trente piqûres, le médecin en ordonna trente autres, cela n'en finissait pas et la jambe était toujours enflée.

William se montrait un patient docile, acceptant de se soumettre à toutes les prescriptions du généraliste. Sophie plus réticente, après avoir lu sur la notice le paragraphe concernant les effets indésirables, mettait les médicaments dans un coin en raison de leur dangerosité pour des organes encore sains. Elle préférait attendre que les maux de ses articulations s'estompent seuls avec le temps sans prendre d'anti-inflammatoires risquant de détraquer l'estomac.

Fin juin, ils différèrent leur voyage annuel en Bretagne pour cause de rendez-vous divers dans les hôpitaux. La sortie fut reportée en août. Ils avaient hâte de quitter la zone caniculaire pour les Côtes-d'Armor au climat plus clément. William fut ravi de se mettre au volant du camping-car où il retrouvait sa jeunesse et sa vigueur passée. Il aimait partir à l'aventure, même si celle-ci ne réservait aucune surprise.

En effet ils faisaient ce même trajet depuis trente ans. Chaque fois 1000 km aller et autant pour le retour, de l'Aveyron à Perros-Guirec, cela représentait un total d'au moins 60 000 km, plus d'une fois le tour de la terre.

Sophie le guidait avec une carte routière, méfiante envers le GPS qui les avait maintes fois induits en erreur en les amenant dans une impasse, ou devant une maison inhabitée. Elle connaissait le trajet par cœur ainsi que les points de chute pour le carburant. Ils s'arrêtaient invariablement au camping de Lussac-les-Châteaux, à mi-chemin du parcours. Ils arrivaient vers 18 heures et profitaient de la baraque à frites stationnée à quelques pas du camping, pour se rafraîchir et prendre une collation.

Le camping de Landrellec dans les Côtes-d'Armor, sur la Manche, s'étend sur la côte dite sauvage. Ce qui est super en Bretagne c'est que la côte appartient à tout le monde, les hôtels n'encombrent pas le littoral comme sur la Côte d'Azur. Tout le monde peut



profiter des paysages magnifiques comme en Corse, pourvu que ça dure !

Ils fréquentaient ce site depuis plus de trente ans sans s'en lasser. Le soleil les avait accompagnés mais son intensité n'égalait pas celle de l'Aveyron. Le séjour se passa sans encombre avec des jours gris, des jours ensoleillés et il put tout de même se mettre à l'eau à mi-corps avec une veste et un shorty de plongée. Tout avait été fait pour rendre le séjour inoubliable.

De retour chez eux, la vie avait repris avec des sorties moins fréquentes pour récupérer de la fatigue du voyage. Pour mettre fin au passage de l'infirmière devenu fastidieux, il trouva la solution en apprenant à se piquer lui-même. Après deux ou trois séances d'essai avec un infirmier, il était au top et se pratiquait l'injection à son heure.

Ce séjour en Bretagne fut une belle parenthèse durant ces journées caniculaires qu'il passait dans le salon devant la télé. Il assistait à tous les tournois de tennis qui lui rappelaient les jours heureux où il jouait lui-même en Côte d'Ivoire où ils avaient vécu douze ans en tant qu'enseignants au titre de la coopération après un séjour de six ans en Tunisie. Lorsqu'ils disaient à leurs voisins qu'ils souffraient de la canicule, ceux-ci répondaient :

– Comment ? Vous êtes habitués à la chaleur, vous qui avez vécu presque vingt ans en Afrique.

– Ce n'était pas la même chaleur, et puis nous étions beaucoup plus jeunes. À présent nous avons épuisé notre quota soleil.